

Prix 99 :
Le Roux
et le
Combaluzier



Les gondoles dansant sur le ressac, amarrées à d'immenses pieux fichés dans la lagune...

Référence modeste et respectueuse autant qu'admirative au récit de Pierre Roques de sa randonnée "Thonon-Trieste", intitulé "La mouette et les chandons".

Chapitre I

Dans lequel les personnages sont exposés et le décor disposé

La fillette se mit à sautiller de bonheur. Comme si le Père Noël en personne venait de lui apparaître sur son traîneau, la hotte remplie de cadeaux. Ce qui la mettait en joie, c'est qu'elle venait d'entendre un bruit de moteur au bout de l'allée. Et elle était absolument certaine que cette voiture était celle qui annonçait mon retour, moi qui m'étais absenté de la maison depuis presque deux semaines.

J'eus à peine le temps d'immobiliser mon véhicule qu'elle me sauta au cou : "T'es parti longtemps. T'étais où ? Allez, raconte !" Sans me départir de mon calme habituel, je tentai bien d'apaiser ma fille du mieux que je pus. Mais elle frétillait d'impatience, s'accrochant à mes basques pour me soutirer quelques mots d'explication. Impassible face à cette tempête inattendue mais bien plaisante, je pris la peine de détacher ma fidèle monture, la rangeai soigneusement au garage et finis par m'asseoir dans un fauteuil, à sa plus grande satisfaction, pour lui raconter tranquillement mon aventure.

"- T'étais tout seul ?

- Non. Je suis parti avec le Roux.

- C'est vraiment son nom ?

- Non, mais pour participer au concours Charles-Antonin on ne doit pas donner sa véritable identité. Il faut qu'il reste anonyme.

- C'est quoi anonyme ?

- Ça veut dire qu'il ne faut pas qu'on connaisse son vrai nom.

- Et il est vraiment roux ?

- Non. C'est juste un nom que je lui donne.

- Et moi, tu vas pas non plus dire mon nom ?

- Toi non plus." répondis-je, la voix pleine de compassion.

Je discernai alors une moue gorgée de tristesse sur le visage de l'enfant. Pour tenter de la reconforter, je me fis un devoir de lui annoncer que si, par le plus grand des hasards, je remportais le premier prix, tous les cyclotouristes de France – ou presque – connaîtraient son nom. Et elle en fut fière.

"Et toi comment tu t'appelles, pour de

faux ?" me dit-elle, dans son français encore approximatif, en me montrant qu'elle suivait parfaitement.

"Le Combaluzier.

- Le quoi ?" Comme elle m'avoua que là elle ne saisissait plus du tout et que "c'était pas drôle", je lui promis qu'elle aurait l'explication avant la fin de mon récit. Ce qui ne la consola qu'à moitié... Je commençai par lui présenter mon "associé". Le Roux, puisque tel est son pseudonyme, a acquis une solide expérience dans le domaine de la grande randonnée : Diagonales, Flèches de France, Paris-Brest-Paris ont indéniablement forgé son caractère, autant que les brevets cyclo-montagnards. C'est d'ailleurs cette passion pour la montagne qui l'a décidé à se joindre à moi, lorsque je lui ai soufflé mot de mon projet. L'idée a germé au cours d'une de ces traditionnelles et immuables réunions hivernales qui favorisent les rencontres propices à ce

genre de semailles. La moisson fut planifiée pour la fin du mois d'août. Il aurait ainsi largement le temps de parfaire sa préparation.

Quant à moi, le Combaluzier donc, son complice dans cette aventure, je ne suis pas homme à me lancer dans cette randonnée sans avoir mis les plus solides atouts de mon côté, grâce à une très sérieuse pratique des grands brevets, mais aussi une longue expérience des pérégrinations cyclotouristiques à l'étranger. Chasseur de cols impénitent, jamais rassasié, mon jeu favori est le "saute-montagne". Et le profil en dents de scie du parcours prévu, loin de m'effrayer, doit me permettre d'accroître sensiblement le nombre de pièces de ma collection et d'étancher ma soif de curiosités à photographier. Car je suis également amateur inconditionnel de petites boîtes noires. À tel point que je n'ai pas hésité à alourdir ma sacoche de guidon des quelques kilos que pèsent mon reflex 24 x 36 et son zoom standard de 35 à 70 millimètres. J'ai même été – comble du masochisme ou de la

(suite page 34)

Après la découverte en 1998 des édifices cisterciens propices au recueillement et aux itinéraires intérieurs, les trois dossiers des candidats au prix Charles-Antonin 1999 nous ont entraînés vers les grands espaces : majestueux Val de Loire, verdoyante Ecosse et Alpes toujours fascinantes.

Ce n'est pas la première fois que des candidats présentent le récit d'une traversée alpine ou préalpine, généralement entre Léman et Adriatique, il fallait donc être doublement convaincant pour séduire une nouvelle fois le jury. "Le Combaluzier" (alias Philippe Garcia) a commencé son voyage avec son compagnon le Roux au bord de l'eau qui fait le charme de Venise ; ils sont arrivés une dizaine de jours et quelques parties de toboggan plus tard dans la petite commune de Champagnes, sur les bords du Lac Léman.

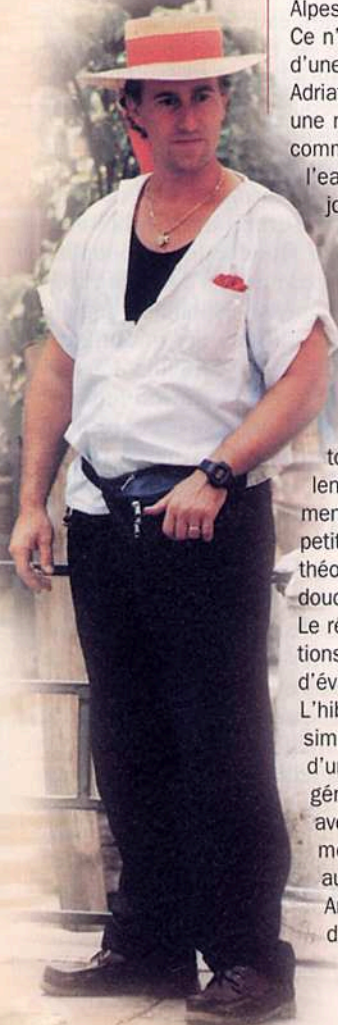
La petite fille qui écoute sagement le récit sur les genoux de son papa doit laisser ses pensées errer entre les lacets des cols gravés par son père et imaginer peut-être que son ours en peluche se cache quelque part dans les montagnes. Installons-nous confortablement, et écoutons les confidences de ce récit sensible et rêvons à notre tour au fil des mots et des images ; les noms italiens chantent pour accompagner les tons chauds des contrées du sud, les itinéraires alpestres déroulent lentement leurs lacets, offrent leur spectacle conquis lentement ; la pesanteur freine l'élévation, mais permet la méditation et petit à petit le cyclotouriste construit son bonheur. Loin des grandes théories, des envolées lyriques ou des clichés-chocs, apprécions la douceur et la nuance.

Le récit de voyage a bien sûr pour but de faire partager ses sensations et ses souvenirs, mais c'est aussi pour le lecteur un moyen d'évasion et une incitation parfois irrésistible à partir à son tour. L'hibernation des cyclotouristes est propice aux projets les plus simples ou les plus fous, nés d'une rencontre, d'une photo ou d'une lecture. Il y a plus de voyageurs à bicyclette qu'on ne pense généralement, mais bien peu osent se lancer dans la seconde aventure que constitue le récit illustré ; et pourtant, c'est l'un des meilleurs moyens de prolonger le plaisir, le sien et celui des autres...

Amis randonneurs, le jury espère vous lire nombreux au cours des années à venir.

Martine CANO
Présidente du jury

février 2000
Cyclotourisme
33





Le "Canal Grande" vue depuis un "Motoscafo".

passion, au choix – jusqu'à la lester d'un lourd objectif supplémentaire de 70 à 200 millimètres, dans le but éventuel de traquer le détail photogénique ou d'aplanir artistiquement quelque relief.

En randonneurs aguerris que nous sommes, nous possédons des bicyclettes sur mesure, équipées de porte-bagages avant surbaissés, sorties toutes deux de l'atelier d'un grand "couturier" parisien. De solides machines à roues de 650 sur lesquelles nous pouvons compter tout au long du voyage, idéales pour le confort du cyclotouriste, comme ne cesse de le proclamer un "Apôtre" bien connu.

Le décor de la balade que nous avons programmée va se déployer sur plus de mille deux cents kilomètres depuis le littoral vénitien de la mer Adriatique jusqu'aux rives thononaises du lac Léman, ponctué par une impressionnante série de cols hétéroclites, plus ou moins longs, plus ou moins durs, plus ou moins paisibles, mais aussi de montagnes sublimes, de vallées encaissées et de lacs majestueux. Voyage accidenté à souhait qui ne s'annonce pas de tout repos, mais qui – nous en sommes persuadés – n'aura de cesse de nous offrir des paysages aussi admirables que variés, aussi envoûtants qu'inattendus, aussi éblouissants qu'impressionnants. Balade qui débute par la visite d'une ville fascinante, sortie de l'onde comme par miracle, et renommée dans le monde entier pour le faste de ses palais et la splendeur de ses canaux.

Chapitre II

Où il est conseillé aux piétons de traverser les rues

dans les passages réservés à cet effet. Un pont routier et ferroviaire si banal qu'il pourrait mener nulle part. Puis un timide panneau "Venezia" planté à l'extrémité de ce cordon ombilical reliant la ville à la terre ferme. L'arrivée dans la "Mecque des voyages de noces" peut paraître des plus ordinaires. Mais la suite l'est beaucoup moins. Car, après en avoir terminé avec ce long viaduc, vous serez impitoyablement dirigé vers le Tronchetto – prononcez Tronchetto, pour ne pas avoir l'air trop inculte –, immense esplanade gagnée sur la lagune, où les automobilistes doivent remiser leur véhicule dans un gigantesque parc de stationnement, équipé sur plusieurs niveaux et réservé aux visiteurs. À moins que vous ne préfériez gagner la ville à pied ou à bicyclette. Auquel cas vous poursuivrez votre chemin vers le centre et croirez peut-être quelques véhicules fraîchement débarqués du ferry en provenance de Grèce. Tout en vous faisant doubler par quelques taxis, de nombreux bus et de bruyants scooters. Jusqu'à ce que vous atteigniez la Piazzale Roma, rond-point sans issue au-delà duquel le piéton accède à son royaume. Celui où rien ne circule, pas même une bicyclette. Car curieusement, cet appendice naturel du cyclotouriste est encore plus incongru ici

qu'au col du Parpaillon ou... dans un wagon de la SNCF. C'est vous dire ! Désormais, le visiteur est, selon l'expression du compositeur Rossini, "hors du temps sur le collier de perles du rêve". Tout devient alors différent et silencieux. D'un silence médiéval qui n'est interrompu que par une barque à moteur, par une gondole d'où s'échappe un chant amplifié par l'exiguïté d'un canal, ou bien même par... la sonnerie d'un téléphone portable. Comme si cette ville, qui a su conserver intact son aspect anachronique, surtout grâce à l'absence de circulation bruyante, n'avait trouvé que cet indispensable accessoire des nouveaux



Les pigeons de la Piazza San Marco vus du Campanile.

communicants pour entrer de plain pied dans le XXI^e siècle. Se promener dans Venise est un bonheur incomparable, parce qu'au lieu de songer à éviter les voitures, on n'a que le souci de ne pas déranger les chats et les pigeons, et celui de ne pas s'égarer dans ce tissu serré de ruelles et de canaux. Profitant de cette aubaine, le plan de la cité à la main, comme un indispensable missel, nous entreprenons de déchiffrer le dédale des innombrables venelles capricieuses qui s'offre à notre sagacité. Nous désirons accéder, à l'instar de tout bon visiteur, au centre touristique de la ville qu'est la Piazza San Marco – place Saint-Marc. La tâche n'est pas aisée et nous devons faire appel à notre habitude de décrypter les cartes routières les plus touffues pour dénicher le chemin le plus court et le plus pittoresque, sachant que le nombre de ponts franchissant le "Canal Grande", artère principale longue de trois kilomètres, est limité et qu'il est fortement conseillé aux piétons de traverser les rues dans les passages réservés à cet effet. Et pour cause...

Car ici les rues, ce sont les canaux ; et les véhicules, bien entendu les embarcations. Qui sont de toute taille et de toute forme. En premier lieu, il y a les barques, qui sillonnent la ville en tous sens : les individuelles à rame, assez peu répandues, pour ainsi dire comparables aux vélos d'une ville traditionnelle ; celles à moteur des livreurs, chargées de marchandises, de bouteilles, de légumes, de fleurs, de matériaux de construction ; celles des policiers, des ambulanciers, des taxis ; celles des croque-morts même, qui conduisent les cercueils dans l'unique cimetière, situé sur l'île voisine de San Michele. Et puis celles qui servent d'autobus : le

"vaporetto", équivalent du classique omnibus, et le "moscafo" plus rapide, qui ne dessert que les principaux arrêts. Enfin, se faufilant au milieu de cette circulation insolite, comme les pousse-pousse asiatiques à travers les gaz d'échappement, glissent les inévitables gondoles. Leurs banquettes et leurs fauteuils à l'ancienne ourlés d'un beau velours coloré invitent le chaland à céder à la tentation du "gondola !" clamé par son propriétaire. Celui-ci, coiffé d'un chapeau de paille à ruban de couleur, incarne véritablement le cliché traditionnel de la cité. Et il se livre à une véritable représentation lorsqu'on le voit diriger son esquif un unique aviron à la main, sur tous les canaux de la ville.

De même qu'il est vain de tout voir, il est illusoire de tout raconter d'une si rapide incursion dans la "superbe république des castors", comme aimait à l'appeler le poète Goethe. Escamotons donc la visite que nous avons effectuée de quelques églises, éludons le lèche-vitrines des plus beaux magasins proposant des masques de carnaval, et progressons avec diligence de "calle" en "calle" – ruelles plus étroites les unes que les autres –, pour déboucher sur la Piazza San Marco. Et là, le spectacle dépasse toutes nos espérances. L'œil du photographe en est ravi. L'objectif mitraille à tout va pour graver ces souvenirs dans la mémoire. Mais il est bien difficile d'échapper aux images du type carte postale. Les pigeons omniprésents, la terrasse du café Florian et son orchestre, et les gondoles dansant sur le ressac, amarrées à d'immenses pieux fichés dans la lagune : tout cela est l'objet des soins photographiques les plus attentifs.

Du sommet du Campanile, dominant la ville de près de cent mètres, une vue imprenable s'offre à nous : à nos pieds, la basilique Saint-Marc, ses mosaïques et son portail surmonté de quatre chevaux de bronze, le Palais des Doges au décor géométrique fait de marbre blanc et rose ; côté Adriatique, l'île de San Giorgio, le Lido et l'église Santa Maria della Salute au débouché du "Canal Grande" ; à l'opposé, un enchevêtrement inextricable d'habitations, aux tuiles rouges, si dense qu'aucun canal n'est visible ; et, tutoyant l'horizon, les autres îles de la lagune, parmi lesquelles celles de Murano et de Burano. La première est un haut lieu de la verrerie, dont nous avons visité le musée. La seconde abrite un ravissant village de pêcheurs aux petites maisons à un seul étage, qui semblent avoir été peintes par un enfant épris de couleurs vives, rouge, bleu ciel, jaune citron ou vert pomme. Nous avons

• Paul Fabre a laissé la présidence du jury qu'il assumait depuis 11 ans.

Pierre Roques a lui aussi cédé la place après de nombreuses années de bons et loyaux services ; Philippe Roger, Daniel Curtit et Martine Cano ont donc le plaisir d'accueillir deux anciens lauréats : Jean-Luc Maréchal et Patrick Jean, pour compléter l'équipe.

aimé y flâner loin de la foule vénitienne, au hasard des échoppes spécialisées dans la dentelle.

Bien plus tard, alors que le soleil décline déjà, un chant sonore attire notre attention. Sur le "Canal Grande", véritable avenue d'eau bordée, dit-on, de deux cents palais de marbre, d'élégants musiciens divertissent les passagers d'une gondole. Autour d'eux, cinq autres embarcations se balancent lentement sur l'onde en profitant du récital. Les appareils photos crépitent pour conserver cet instantané soustrait à l'inexorable course du temps. Magnifique scène éphémère d'un étonnant théâtre aquatique. Image fugitive empreinte d'une grande sérénité. Magistral résumé de notre trop courte visite d'une ville née de l'eau et menacée par les eaux. Une ville qui, pour paraphraser un immortel proverbe napolitain, pourrait valoir cette réflexion : "Voir Venise et mourir !".

(suite page 3)

Les amateurs de voyage sont nombreux, mais les auteurs de récit ne sont pas toujours légion... et pourtant, qu'y a-t-il de plus enrichissant que de faire partager son expérience et ses souvenirs ?

Si vous le souhaitez, vous pouvez aussi participer au "Prix Charles-Antonin".

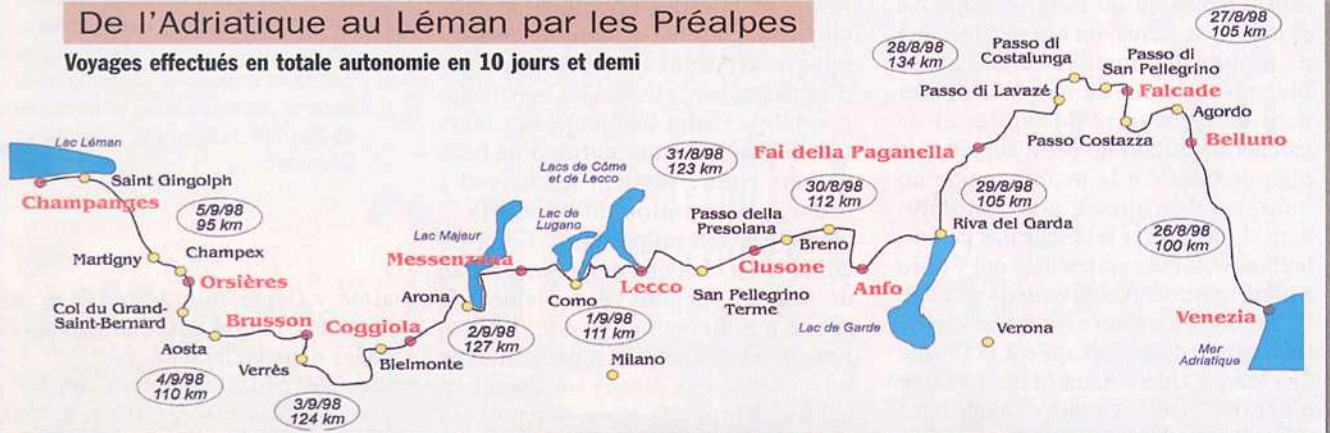
Pour cela, il vous faut bien sûr avoir réalisé un voyage en autonomie, à bicyclette, ou en tandem, puis rédiger un récit d'une vingtaine de pages agrémenté d'au moins 15 photos. Vous pouvez réaliser le dossier seul ou en groupe, en ayant soin de respecter l'anonymat des personnages.

Le jury tiendra compte de la présentation du dossier, de l'intérêt du voyage, de la qualité de la rédaction et des photos. Vous hésitez, vous souhaitez des renseignements complémentaires ? Contactez la commission, soit en écrivant au siège fédéral, soit par messagerie électronique : jcmmcano@club-internet.fr.



De l'Adriatique au Léman par les Préalpes

Voyages effectués en totale autonomie en 10 jours et demi



Chapitre III

Où le Combaluzier escalade à 18 à l'heure un col à 17 pour cent

Le cyclotouriste en montagne n'est jamais homme pressé. Observez attentivement ce personnage juché sur sa bicyclette chargée de lourdes sacoches. Pour jauger sa lente progression, il cherche un moyen de se stimuler et l'aider à supporter sa longue quête. Voilà pourquoi il lance à la dérobée de brefs regards vers la portion de route qu'il vient d'escalader. Tandis qu'à d'autres moments, museau à l'air, il flaire et scrute la montagne qui l'entoure à la recherche d'un indice qui lui révélerait par où il va passer. C'est précisément notre occupation présente dans le Passo San Boldo. Par cette bien belle journée d'été, la température flirte allégrement avec les trente degrés. Nous avons quitté Venise en début d'après-midi, et la plaine n'étant pas bien large, entre la mer Adriatique et les premiers contreforts des Alpes, nous sommes parvenus sans peine, au bout de trois heures d'une route résolument plate, au pied de ce col, première difficulté de notre long périple. Même si nous sommes capables de nous attaquer sans rechigner aux pentes les plus revêches, une bienveillante prudence nous incite en toutes circonstances à ne pas dilapider inconsidérément nos forces. Invariablement, nous grimpons à vitesse

raisonnable, à peu près aussi rapidement que deux gastéropodes en rut... Mais ici, notre regard a beau prendre le temps de sonder, fouiller, inspecter, interroger la falaise qui s'élève, verticale, devant nous, pas la moindre trace de route. Une bonne partie de l'ascension se déroule ainsi dans l'expectative. Mais où ont-ils bien pu la cacher ? "Ils", ce sont bien entendu les ingénieurs qui en ont conçu le tracé, eux qui réalisent souvent de vraies prouesses pour frayer d'audacieux passages aux routes de montagne. Ce n'est qu'à quelques encablures du sommet, au détour d'un virage, que la solution de l'énigme nous saute aux yeux, comme un pantin hors de sa boîte. Nous découvrons tout à coup une demi-douzaine de lacets, lovés dans un étroit ravin sauvage, recourbés sur eux-mêmes comme les replis d'un soufflet de forge. Tapis tout contre les rochers et littéralement empilés comme des pièces de Lego, ils sont joints par des tunnels si acrobatiques que des feux tricolores y règlent une circulation pourtant clairsemée. Assurément, "ils" ont accompli à leur époque du joli travail en signant là une indéniable prouesse technique. Parvenus au sommet du col, nous

avisons un café. Un de ces sympathiques cafés de montagne que vous remarquez par son improbable situation ou qui vous attire par l'allure désuète de sa devanture. Une femme, tout aussi désuète, à l'échine courbée par l'impitoyable poids des ans, se tient sur le pas de la porte. Tandis que nous appuyons soigneusement nos bicyclettes contre un muret, elle s'approche de nous à pas comptés et, sans dire un mot, nous observe avec une ostensible curiosité. Nous pénétrons dans l'établissement pour nous désaltérer. Le patron parle fort convenablement français et discute quelques instants avec nous, s'enquérant des tenants et des aboutissants de notre randonnée. Dans un coin sombre, une affiche attire d'emblée notre regard. C'est une affiche en noir et blanc des années 50, vantant l'originalité du col et de ses lacets, et commandée, à n'en pas douter, par l'Automobile Club Italien ou un organisme touristique similaire. La vieille femme, quant à elle, nous a lentement suivis et s'est assise à la table voisine, en continuant à nous dévisager en silence. En repartant, je lève les yeux sur le nom de l'auberge – *Trattoria Teresa* – et ne manque pas de me dire, facétieux, "Arrivederci Teresa" (Au revoir Teresa)...

Une fois le San Boldo franchi, nous pénétrons dans le massif de Belluno par l'obscur combe du Val del Cordevole, où l'avant-garde des Dolomites dresse ses impressionnantes aiguilles comme d'altières sentinelles. Un succulent gâteau aux pommes, d'une consistance à rendre jalouse une adepte des régimes draconiens, nous aide à escalader le Forcella Aurine et à poursuivre notre route jusqu'au Passo Cereda. Un collègue de club, qui a déjà souffert sur l'autre versant de ce col, nous avait prévenus, non sans une pointe de malice : "Le Passo Cereda



La façade de l'auberge du Passo di Valles.

n'est pas facile. Vous verrez. Il mérite volontiers son nom." Comme de fait, si l'ascension de ce côté-ci est assez "raida" mais brève, mon compteur enregistre, dans les lignes droites qui plongent à quinze pour cent vers le Val Cismon, une courte pointe à plus de 82 kilomètres à l'heure !.. Qui dira mieux que moi la griserie de ces descentes époustouflantes mais brèves, beaucoup trop brèves, pour compenser le très long effort consenti dans les montées ?

Le Passo di Rolle, quant à lui, est en fait un formidable marche-pied pour accéder au pied des plus hautes cimes des Dolomites. Nous le prolongeons par le Passo Costazza, chemin non goudronné aux pentes plus sévères, qui nous mène à un refuge sur lequel une laconique pancarte, fixée sur la façade, indique : "Baita Segantini - 2 200 m". Face à ce gîte, l'époustouflante paroi du Cimon de la Pala, dont la pointe s'élance à 3 185 mètres, dresse son étonnante verticalité. Chaque recoin de ce site grandiose vaudrait d'être exploré, chaussures de randonnée aux pieds, durant toute une journée. Mais une autre fois, parce que, depuis le début de cet après-midi, d'inquié-

tants nuages ont eu la déplorable idée de s'accumuler autour de tous les sommets environnants et les étreignent de leurs corps envahissants. Sans tarder, nous repartons très prudemment dans une descente extrêmement caillouteuse et rendue scabreuse par l'effet dévastateur du fréquent ruissellement des eaux.

À mesure que nous perdons de l'altitude, le ciel ne cesse de s'obscurcir et nous entraîne dans une atmosphère pesante de semi-pénombre. Jusqu'à ce que l'orage tant redouté se décide à gronder bruyamment, à l'instant précis où nous récupérons la route bitumée qui va nous hisser au Passo di Valles. Jugeant que le grain n'est pas assez méchant, j'enfile aussitôt l'imperméable, le Roux se réfugie sous sa cape, et tous deux nous nous retrouvons spontanément sous l'abri providentiel que nous réserve une ferme d'altitude, préoccupés que nous sommes par la foudre qui nous menace dangereusement. Après quelques minutes et deux ou trois derniers coups de semonce retentissants, l'orage s'éloigne aussi vite qu'il est arrivé et, comme par miracle, c'est absolument secs que nous atteignons le sommet.

(suite page 38)



Dans le Passo di San Pellegrino, le massif de la Marmolada en toile de fond.

Philippe Garcia : "Un Taiseux"

On le reconnaît de loin sur les routes normandes qu'il fréquente en toutes saisons : une randonneuse 650, un foulard autour du cou, une casquette vissée éternellement sur la tête et une allure de croisière imperturbable. On pourrait dire de lui qu'il est un cyclo "pur et dur", un de ceux qui regrettent l'ouverture de la fédération sur les cyclos sportifs, car pour Philippe Garcia et sa femme Anne, le cyclotourisme n'est pas une activité sportive mais plutôt une forme de vie. Même si le camping-car permet désormais de s'approcher des lieux de concentration, même si la réalisation sportive de diagonales lui plaît, la philosophie d'origine est restée la même. L'œil noir, tout comme le cheveu qui rappelle la consonance espagnole du nom, on dirait de lui dans la région de Rouen où il travaille et habite qu'il est un "taiseux", conforme à l'adage normand qui veut que "le premier qui parle a toujours tort". Philippe Garcia préfère de loin l'écriture ou la photo à la parole ; ancien membre de la commission photo vidéo, déjà nommé à une précédente participation au Charles Antonin, animateur, avec Anne, de l'énorme bulletin de club du Groupe des Touristes Rouennais, le "Pignon Voyageur", ce n'est pas un hasard si son récit primé fait référence à Pierre Roques, une filiation symbolique qui en dit long sur le cyclotourisme cher au cœur du lauréat 1999.

Eric Rubert





Dans la traversée de Moena.

Dormir au col ou se lancer dans la descente ? La question mérite d'être posée. D'un côté il est très tentant d'achever l'étape ici, tant l'auberge semble attrayante. Sur sa façade, une fresque représente un saint-bernard, le traditionnel tonnelet autour du cou, assis dans la neige, aux pieds d'un montagnard barbu, le tout sur fond de Dolomites, et ne déparerait pas un chalet allemand ou tyrolien. Mais de l'autre, la pluie ayant cessé et l'heure n'étant pas tardive, nous pouvons nous permettre de poursuivre notre route. Après avoir rapidement pesé le pour et le contre, nous décidons de nous lancer dans la descente et concluons l'étape dans un hôtel situé au pied du col, sur la commune de Falcade. Heureuse initiative, car à peine avons-nous rangé nos bicyclettes en lieu sûr et présenté réglementairement nos "documenti" (nos papiers d'identité) à l'hôtesse, que les cieux rouvrent leurs vannes bien plus fort et bien plus longtemps que sous l'orage de la fin d'après-midi.

Après une nuit entière passée à déverser, averse après ondée, une quantité d'eau non négligeable, le ciel est ce matin d'une limpidité étincelante. Quel contraste avec ce que nous avons vécu hier au soir ! Les sommets les plus élevés se sont débarrassés de leur gangue ténébreuse et nous apparaissent étincelants, coiffés d'une fine pellicule de neige. Toute la vallée baigne dans une luminosité éclatante et le village de Falcade, situé bien en contrebas, s'extrait timidement de la brume matinale.

La température est encore bien fraîche à cette heure matinale. Mais, dès que nous reprenons la route, nous laissons quelques épaisseurs dans la sacoche. Car aucun moment de répit, même le plus court, ne nous est accordé. La pente est annoncée de suite à dix-sept

pour cent. Mais elle a beau me narguer, me défier, me provoquer, je riposte avec les seules armes mises à ma disposition, à savoir les minuscules développements que je détiens en réserve, comme toujours en cas d'urgence. Le grand jeu, pour ainsi dire, comme une parade infaillible. Car le prophète cyclotouriste m'a toujours glissé à l'oreille "qu'on a toujours besoin de plus petit qu'on a". Sage prédiction que j'ai toujours su appliquer à la lettre et qui me permet de franchir sans encombre ce passage délicat, à la moyenne de dix-huit à l'heure...

"Dix-huit à l'heure pour monter un col ?" s'exclama la fillette, qui buvait comme du nectar mes paroles et se rendait bien compte de la difficulté que présentent certaines routes de montagne.

– Oui, dix-huit à l'heure.

– Je ne te crois pas.

– Je t'assure que c'est vrai. Oui mais attention, ce n'est pas à la vitesse de dix-huit kilomètres à l'heure. C'est dix-huit photos prises à l'heure ! Nuance ! Bien entendu, car ici la moyenne kilométrique importe peu. Dans un site comme celui du Passo di San Pellegrino, ce n'est pas le compteur installé sur le guidon qui monopolise les regards. Un paysage aussi éblouissant, aussi resplendissant, aussi fascinant, cela se regarde, se contemple, s'observe, se dévore des yeux, tous sens en éveil. Et lorsqu'on lui présente un tel spectacle, le cyclotouriste est heureux comme le sont les enfants le matin de Noël. Car il sait se contenter de peu et saisir au vol ces petits bonheurs, comme autant d'événements sans lesquelles nos vies seraient celles de poules élevées en batterie ou de cochons dans leur bauge. D'ailleurs, il se demande souvent quel plaisir peut donc tirer un automobiliste reclus dans son opaque carapace de tôle, qui passe

à côté d'une bonne partie des choses, qui ne fait aucun effort pour mériter le reste et à qui, bien souvent, tout est dû...

A Moena, le Val di Fassa ouvre la porte des grandes Dolomites. Au-dessus de cette admirable vallée, le Sasso Lungo dresse, en toile de fond, son impressionnante masse à près de 3 200 mètres d'altitude. De l'autre côté de la montagne également, du côté de Cortina d'Ampezzo, je sais d'autres merveilles. Car depuis que je sillonne à vélo tous les massifs montagneux européens, j'ai contemplé presque toutes les contrées de l'arc alpin, de Nice jusqu'à Vienne. Mais nulle autre que celle que je traverse aujourd'hui – étudiée jadis au microscope par Monsieur de Dolomieu, à qui elle doit son nom – ne possède à mes yeux un tel charme naturel, une telle présence grandiose, une telle magie envoûtante.

Dans l'ascension du Passo di Costalunga, une caméra imaginaire prendrait un réel plaisir à filmer l'un après l'autre, en un véritable tableau de maître, ces immenses pics de calcaire sculptés par l'érosion. Après s'être attardée sur le village de Vigo di Fassa, au premier plan, elle pivoterait en un remarquable panoramique : au fond sur la gauche, le Sasso Lungo, déjà évoqué, avec, à sa base, le Passo Sella, qui conduit au Val Gardena ; puis elle insisterait sur le Gruppo di Sella, au pied duquel se niche le fameux Passo Pordoi ; enfin, elle pourrait terminer sa course sur la majestueuse calotte enneigée de la Marmolada. Et une voix suave pourrait chanter les louanges d'un si beau paysage, en un commentaire quasi définitif du genre : "Comment ne pas tomber amoureux fou de la montagne lorsqu'elle se pare de ses plus beaux atours pour nous séduire ?"

Avez-vous déjà remarqué que le cyclotouriste photographe en montagne a une forte tendance à prendre beaucoup plus de clichés au cours des montées que durant les descentes ? Est-ce un fallacieux prétexte qui l'amène à poser le pied à terre plus que de raison, dans les premières ? Ou est-ce l'avarice qui le pousse à ne pas trop user ses patins et ses jantes, dans les secondes ? Ou encore le désir de rattraper après le col le retard accumulé – retard bien illusoire, d'ailleurs ? Ou bien est-ce tout simplement la paresse de sortir tout le matériel de la sacoche ? Avouez, en tout cas, que c'est là une bien curieuse pratique...

Sur l'autre versant de ce Passo di Costalunga, nous dérogeons de bon cœur à cette règle immuable. Il faut avouer que les raisons qui nous sont exposées sont très solides pour agir ainsi. D'un côté, le lac de Carreza étale ses eaux vertes au pied du massif du Latemar. Tandis que, de l'autre, les cimes découpées en fines aiguilles du massif du Catinaccio se détachent sur un ciel d'une pureté admirable. Comment voulez-vous ne pas céder à la tentation lorsque défilent devant vous de tels paysages ?

Mais trêve d'extase. Bien que nous soyons tous deux cyclo-touristes accomplis, l'œil et l'esprit toujours parfaitement en éveil, nous ne sommes pas là pour rêver. D'autres ascensions inscrites au programme, et non des moindres, nous attendent avec impatience...

Par la pente qu'ils proposent à la pédalée du cycliste, certains cols mériteraient beaucoup mieux que l'anonymat dans lequel ils sont reclus. En France, il pourrait s'agir d'ascensions comme le méconnu Bagargui pyrénéen, le mésestimé Arpetta savoyard ou la discrète Lusette méridionale, proche du Mont Aigoual. Ici il est question du Passo di Lavazè, col qui débute en fait dans la descente du Costalunga. Sans aucune rémission, il nous offre, après seulement un sympathique kilo-

mètre de faux plat, de longues lignes droites d'une pente sévère et inflexible, le long d'un torrent. Ici pas de répit salubre, pas de lacet réconfortant, pas de larges échappées sur l'horizon à travers la forêt : rien qui pourrait remonter notre moral. Sauf peut-être, sur le bitume, une sobre inscription à la peinture à la gloire de Pantani, prouvant que d'autres avant nous ont dû y laisser un peu de sueur. Mais ce n'est là que bien piètre consolation. Seul le dernier kilomètre nous offre une vue bien dégagée sur les cimes environnantes, en particulier le Latemar, vu ici sous un autre angle, qui se mire dans les eaux bleutées d'un lac minuscule. Sur le versant que nous nous

apprêtons à dévaler, le panneau annonce un menu presque identique à ce que nous venons d'escalader : une descente à quinze pour cent, qui nous plonge dans le Val di Fiemme et nous ramène à vive allure à une altitude d'environ mille mètres.

C'est par cette spectaculaire dégringolade que s'achève la première partie de notre périple, qui a été, du point de vue sportif, une succession rapprochée de sévères difficultés et, côté touristique, un véritable régal pour l'œil. Au revoir les Dolomites, donc. Et surtout, merci du spectacle, en attendant la prochaine représentation...

A suivre...



Le Sasso Lungo et le Gruppo di Sella, vus depuis Viho di Fassa.



Les cimes découpées en fines aiguilles du massif du Catinaccio...

Le jury du Prix Charles Antonin a attribué deux prix cette année :

1^{er} prix > Philippe Garcia (club GT Rouennais) - Le Roux et le Combaluzier

2^e prix > Jean-Claude Berthomier (Orléans Cyclotouriste) - La rose et le chardon

Le jury remercie de sa participation Catherine Didelot (ASPTT Nancy Cyclotourisme) :

Randonnée royale en Touraine

Le Roux et le Combaluzier suite...

Chapitre IV

Dans lequel un automobiliste italien en est tout retourné et nos héros séparés

Nous sommes-nous trompés de chemin et avons-nous franchi toute la chaîne alpine pour nous retrouver en un instant en France ? À vrai dire, nous avons la curieuse impression de descendre tout droit de quelque col vosgien et d'atterrir inopinément dans la plaine alsacienne. Tout nous y fait songer : ce charmant village, bâti autour de son imposante église ; ce large bassin tout plat entouré de montagnes et traversé à la fois par une voie ferrée, une autoroute et une rivière ; et surtout ces innombrables champs de vigne striant en tous sens la vallée de leurs traits parallèles. Et pourtant...

Au sortir des Dolomites, nous avons traversé Cavalese et nous débouchons en fait dans la vallée de l'Adige, ce cours d'eau qui descend du massif du Brenner, à la frontière autrichienne, et s'en va paisiblement se jeter dans l'Adriatique, après avoir traversé Trente et Vérone.

Après la tempête des paysages tourmentés, nous nous arrêtons un moment, admiratifs, au bord de la falaise, avant de plonger dans cet océan de vignes toujours étale. Sur une bonne vingtaine de kilomètres de portion plane, nous savourons un calme éphémère mais total, le long d'une piste cyclable aménagée sur le ballast d'une ancienne ligne de chemin de fer. Et ceci, jusqu'à Mezzolombardo : jusqu'à ce qu'une longue côte nous hisse à Fai della Paganella, terme de cette étape particulièrement dénivelée.

Après la recherche du gîte, le couvert est la préoccupation majeure du cyclo-touriste itinérant en fin de journée. Le repas du soir au restaurant est en effet généralement préparé pour des non sportifs. Et si la qualité est souvent de règle, la quantité nécessaire pour reconstituer les réserves perdues au cours de l'étape, fait en général gravement défaut. Ce soir, nous n'avons aucun souci à nous faire. Nous sommes servis sur les deux points, bien au-delà de nos espérances, car le dîner qui nous est présenté y est fort copieux. Jugez plutôt : en entrée, spaghetti à la Bolognese – ce qui ne laisse pas de nous intriguer – et en plat principal, une consistante pizza accompagnée d'une assiette garnie de

Les innombrables
champs de vigne striant
en tous sens la vallée...



Avant de plonger dans la vallée de l'Adige.

jambon et de salami. Le tout arrosé de la traditionnelle "aqua frizzante" (eau pétillante), propre à nous restituer le sel abandonné en sueur sur le bitume. Fromages et macédoine de fruits viennent compléter le tout et gaver nos estomacs rassasiés...

Riva del Garda, cité typiquement méditerranéenne, située à 73 mètres d'altitude – si bas, après tous ces reliefs traversés –, posée sur le lac de Garde comme un point sur un "i". Quelques instants de calme, au bord d'une onde à peine troublée par une légère brise, s'offrent à nous. Nous profitons de l'accueil d'un banc installé sur la grève pour absorber un copieux déjeuner. Le Roux y règle un petit incident technique, un câble de dérailleur – relativement utile pour ce genre de parcours ! – ayant quelques faiblesses... Et quel plus bel abri pour bricoler sa bicyclette qu'une haie de lauriers-roses resplendissant de leurs fleurs épanouies !

Au cours de l'étude hivernale du parcours, les yeux usés à fouiller les cartes routières, nous avons repéré cette minuscule route bordée de vert, qui permet de s'extirper du lac de Garde par le Passo dell'Ampola. Mais une fois sur le terrain, nous sommes confrontés à une difficulté imprévue : la route est déviée et, semble-t-il, définitivement obstruée par une barrière, y compris pour les piétons. Que faire ? Regagner le centre de Riva et gravir le col par un long tunnel bruyant de voitures et de camions ; et par là-même tout perdre du spectacle ? Ou bien passer outre à l'interdiction et essayer de soulever les vélos et les sacoches par-dessus l'obstacle, quitte à être obligés de revenir à la case départ ? Comme le cyclotouriste n'est guère porté à s'avouer vaincu à la

moindre déviation, la réponse ne se fait pas attendre. D'autant plus qu'à ce moment précis, un "VTTiste" apparaît dans l'autre sens, nous apportant la preuve que la chaussée, désaffectée à la suite de la mise en service de la nouvelle route, doit bien aboutir quelque part. Nous passons donc, confortés dans notre décision et encouragés en cela par la présence d'autres cyclistes locaux. Sans aucun regret, car nous nous élevons rapidement par une route taillée audacieusement en corniche, à plus de deux cents mètres au-dessus des eaux bleu azur du lac de Garde. Des embarcations, si minuscules vues de la falaise, le sillonnent de toutes parts. C'est un somptueux régal pour les yeux, entouré d'un impressionnant silence sur cette étroite chaussée désormais abandonnée et grignotée par une végétation débordante. Plus tard, nous longeons un autre lac, celui d'Idro, modeste et ignoré, com-

paré à son grand frère que nous venons de quitter. Nous logeons à Anfo, au bord d'une plage séduisante, et occupons le reste de la soirée à déambuler longuement dans des venelles à peine plus larges qu'une petite automobile. Pour tuer le temps jusqu'au dîner, car l'étape a été volontairement écourtée, le prochain hôtel se situant à six heures de route...

Anfo est un village tout à fait ordinaire pour le commun des mortels. Mais, pour nous, c'est une pièce stratégique sur l'échiquier de notre périple, placé au départ d'un itinéraire pas tout à fait comme les autres. Un chemin qui doit nous élever précisément de 391 mètres à 2 162 mètres et nous emmener là-haut vers le ciel, au-dessus de ces mythiques deux mille mètres, synonymes de haute montagne, de marmottes, de panoramas, et qui tiennent lieu de sésame aux postulants du Club des Cent Cols.

Cette minuscule route forestière est fort sympathique, étroite et tortueuse à souhait. Elle grimpe de façon régulière, saute de vallon en vallon, apporte sans cesse une opportune variété dans les points de vue sur le lac et nous élève jusqu'au Passo del Mare, premier barreau de cette échelle qui va nous permettre de gravir toute la dénivellée prévue. Là, un refuge à l'air avenant invite à la halte. A quelques mètres, un arbre, qui a dû subir les assauts dévastateurs de la foudre, est coupé à hauteur d'homme et recouvert d'un petit toit composé de rondins de bois. Un artiste local en a patiemment évidé le tronc pour y sculpter, d'une main experte, un christ qu'il a ensuite verni.

(suite page 34)



Riva del Garda : quelques instants de calme, au bord du lac de Garde.



Une route taillée audacieusement en corniche au-dessus du lac de Garde.



Quel plus bel abri qu'une haie de lauriers-roses ?

Après quelques épisodiques passages non goudronnés mais parfaitement cyclables et deux tunnels en voie de décomposition, nous franchissons le Passo del Dosso Alto, qui a la particularité de nous faire basculer d'une route encaissée à une route panoramique. Comme si nous passions, en un instant, de l'ombre à la lumière. Comment décrire ce que nous venons de découvrir ? Les mots nous manquent. Et nous en restons bouche bée, comme les enfants devant la vitrine du pâtisseries. Subjugués par le panorama, nous nous attardons une poignée de minutes pour suivre du regard tout le menu qui nous est proposé : nous allons tout d'abord rejoindre la route qui s'extirpe à nos pieds de la vallée de Cöllio et serpente à l'excès pour atteindre le Passo di Maniva. Puis, de ce col, nous allons nous hisser jusqu'à l'ancien refuge Bonardi. La route va par la suite se redresser pour contourner la montagne, réapparaître là-bas tout en haut et effleurer cette sorte de Mont Ventoux local sur lequel trônent d'immenses paraboles à l'aspect militaire. Programme ô combien alléchant, s'il en est...

Nous procédons effectivement ainsi et franchissons quelques nouveaux cols à plus de deux mille mètres, dans un paysage désertique et quasi lunaire, à l'herbe plus que rase. Au passage, un motard enthousiaste nous adresse un sympathique "complimenti", alors que nous pédalons de nouveau sur une route caillouteuse. Le bitume, nous ne le retrouvons qu'au Passo di Croce

prendre. Par une descente rapide et extrêmement roulante, nous perdons en une demi-heure la dénivellation escaladée en six heures depuis ce matin... Toujours cette même frustration qui envahit le cycliste montagnard en ces moments-là : la désagréable impression de voir s'écrouler en un instant ce que l'on a patiemment bâti, un peu comme un bambin qui vous anéantit un puzzle construit en une semaine avec la plus grande persévérance, ou un enfant qui voit son château de sable s'écrouler sous les coups redoublés des vagues.

Par endroits, cette descente sur Breno est si étroite qu'elle exige de notre part une extrême prudence. D'autant plus que les Italiens sont indisciplinés et vraiment incorrigibles pour la conduite automobile. Quelques jours nous ont suffi pour apprendre à nous en méfier. Tout au long de notre voyage, nous avons été frappés par le nombre incalculable de stèles scellées dans les murs. A la mémoire de parents morts au champ d'honneur d'avoir appuyé un peu trop sur le champignon, le plus vénénéux qui soit, comme le disait si bien un humoriste bien connu. Et combien en avons-nous vus de ces "souvenez-vous" accrochés à des poteaux ou posés à même le sol. Sans compter les innombrables traces de freinage sur la chaussée en direction d'arbres, de talus, de murs, de glissières de sécurité, que sais-je encore ? Et pourtant... Malgré tous ces avertissements, les

conducteurs persistent dans leur impéritie et courent tout droit à l'accident, avec la fatalité de la marée au Mont-Saint-Michel.

Et comme il n'est point de démonstration valable sans bon exemple, un autochtone se dévoue pour nous en offrir un de la plus belle espèce. L'accident survient pendant que nous escaladons tranquillement le col suivant. A l'entrée d'un virage, nous entendons soudain un violent bruit de freinage, suivi d'un troublant silence. Quelle n'est pas notre surprise de découvrir, en parvenant sur les lieux, qu'une voiture vient de percuter un mur et s'est immobilisée sur le toit, au beau milieu de la chaussée. Aussitôt, de nombreux spectateurs gesticulent à tour de bras et s'agglutinent autour des passagers, maculés de sang, qui s'extraient tant bien que mal du véhicule retourné. Alors que nous nous éloignons lentement de l'atroupement, nous n'entendons que force lamentations, comme savent si bien en produire les Méditerranéens. Est-ce une simple coïncidence ou un signe du destin ? La scène se déroule à la sortie d'un village entièrement décoré pour la visite du Pape... Peut-être après tout, l'automobiliste en question se sentait-il protégé par cette si haute tutelle ? Si tel est le cas, il serait tout à fait opportun qu'il révise ses convictions !

Sur une route provisoirement paisible, puisque obstruée par l'accident, nous poursuivons par la descente du Valico della Croce di Salven, qui nous entraîne, par un long faux plat, dans les profondes gorges de Dezzo. Le jeu qui nous est proposé consiste à franchir le torrent pour remonter plus haut encore. Car la suite du parcours se situe là, juste en face de nous, à portée de main, par une ascension aux sévères rampes à quatorze pour cent. Une fastidieuse pente inflexible qui nous mène lentement, très lentement, au Passo di Presolana.

Une fois parvenus au col, autant vous dire que nous prenons plaisir à nous laisser glisser jusqu'à Clusone, notre étape du soir. Le sympathique patron de l'hôtel apprécie sans aucun doute que nous nous efforcions de prononcer quelques mots d'italien, car il nous rend la pareille en français, avec un authentique plaisir. Une promenade dans les rues étroites de la ville m'amène devant une vieille église.

Sur sa façade, une très curieuse horloge égrène le temps. Je m'attarde quelques instants les yeux levés vers ce cadran, emplis autant de perplexité que d'admiration. Ce qui me frappe avant tout, ce sont les graduations réparties sur vingt-quatre heures et ce dans le sens inverse des habituelles "aiguilles d'une montre". Une pendule à remonter le temps, en quelque sorte. De plus, y figurent en plus petit les noms des mois, les signes du zodiaque, et au centre une double graduation assez mystérieuse de VIII à XV et une autre plus réduite encore en chiffres arabes.

"- Regarde la photo. Ça vaudra mieux qu'un long discours..." dis-je à la fillette qui écarquillait de grands yeux interrogateurs.

Au sommet du Colle di Zambla, le Roux n'est pas là. Que lui est-il arrivé ? S'est-il arrêté dans la montée à l'abri des regards indiscrets ou a-t-il poursuivi son chemin sans demander son reste ? Ce n'est pourtant pas dans ses habitudes de filer en haut des cols sans m'attendre... Après une longue pause inef-

ficace, je me dirige vers Oltre il Colle, où je pense bien le retrouver, s'il est devant moi, ou le voir arriver, dans le cas contraire. Comme il demeure inexplicablement invisible et que j'ai tout le temps nécessaire, je photographie le curieux clocher de l'église de ce village d'altitude. Il n'est pas plus curieux que les autres, me diront les connaisseurs. Après tout, avec leurs cloches imposantes et leurs grandes roues apparentes, ils sont légion et se ressemblent tous dans ces Préalpes italiennes. Bien sûr, mais c'est trop souvent une fois le voyage achevé que l'on regrette amèrement de ne pas avoir pris quelques clichés de curiosités qui avaient fini par nous paraître sur place bien banales. Après un frugal déjeuner sur l'herbe, je me résous à continuer seul, séparé de mon acolyte. A San Pellegrino Terme, ville célèbre pour son eau minérale alcaline, je me mêle à la circulation intense des poids lourds venant charger les fameuses bouteilles. J'attendrai la sortie de Brembilla pour me décider à faire halte dans l'un des nombreux lacets de la Forcella di Bura, étant bien persuadé maintenant que le Roux se trouve derrière moi. Confirmation m'en est donnée à la

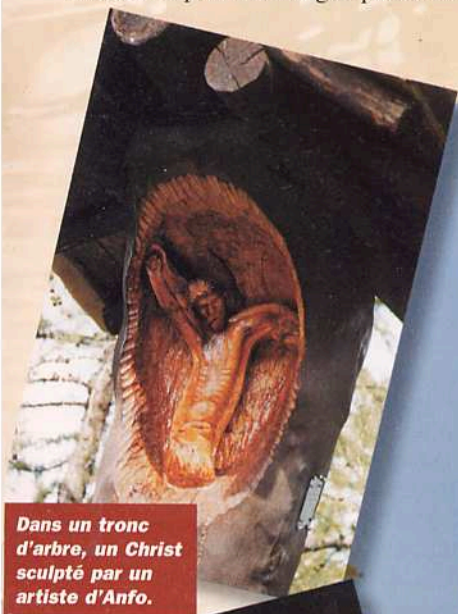
faveur d'un large point de vue, tandis que je l'aperçois au loin qui négocie le début de la montée. Arrivé à ma hauteur, il me fournit l'explication de notre séparation : en fait, je l'ai doublé sans m'en rendre compte dans un minuscule hameau où il s'était arrêté pour les emplettes du déjeuner. À partir de cet instant, nous roulerons de nouveau de concert.

Chapitre V

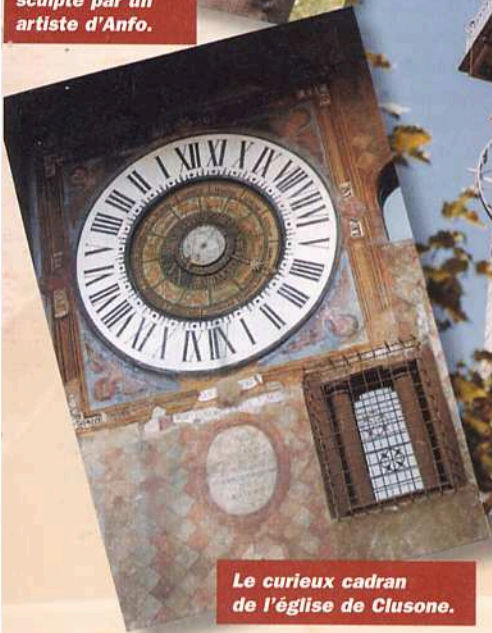
Dans lequel nos héros se trouvent face à un colosse surveillant le lac Majeur

Nous abordons maintenant la région des grands lacs italiens : Lecco, Côme, Lugano, Majeur, pour ne citer que les plus étendus, vont successivement nous voir passer. "À la fois alpestres et méridionaux, les paysages s'entrelacent dans une harmonie faite de villages charmants et d'eau calme d'un bleu profond." Le guide touristique est formel. Pourtant, si le charme des rives est incontestable, l'azur de l'eau a aujourd'hui viré au gris. Une couche de nuages, fine mais uniforme, recouvre tout le paysage. Et l'amateur de photographies, frustré devant de si beaux sites éclairés par un ciel "blanc", n'y trouve absolument pas son compte et n'a plus qu'à se morfondre, répétant à longueur de journée : "ô rivage, ô désespoir !"...

Comme deux frères siamois, Lecco et Côme sont en réalité les deux branches d'un seul et même lac. Après avoir longé le premier sur une vingtaine de kilomètres, nous sautons par-dessus le Piano del Tivano pour rejoindre le second. Enfin... "sauter" n'est peut-être pas le mot le plus approprié et peut être considéré comme un doux euphémisme, car la pente est longue et sévère pour atteindre cette sorte de cuvette presque plane, au bord de laquelle s'agrippent les hameaux perchés de Zelbio et de Valeso. Sur la route courant le long du lac de Côme, nous traversons de ravissants villages, du nom de Nesso, Faggeto, Torno ou encore Belvio. Le long de la montagne, ils déroulent en étages leurs maisons aux murs blancs, accrochés jusqu'au bord de l'eau, et se rapprochent de ceux que l'on rencontre sous d'autres latitudes, dans les îles grecques par exemple.



Dans un tronc d'arbre, un Christ sculpté par un artiste d'Anfo.



Le curieux cadran de l'église de Clusone.



Le clocher de l'église d'Oltre il Colle et ses grandes roues apparentes.

(suite page 36) ▶▶▶

Il ne se passe rien ensuite – du moins rien d'intéressant – jusqu'au lac suivant, celui de Lugano, que les Italiens, par orgueil ou pour se singulariser, dénomment Lago di Ceresio. Nous opérons un court crochet en territoire helvétique, comme le laissent supposer les panneaux routiers, le nombre important d'établissements bancaires et, bien entendu, le passage de la douane. Par contre, Tessin oblige, les noms des villages traversés résonnent toujours de leur consonance italienne.

Dès la sortie de Riva San Vitale, la route affleure le lac, admirable étendue d'eau partagée entre les deux pays. En arrière-plan, derrière l'auguste Monte San Salvatore, accessible par funiculaire, la ville de Lugano étale ses luxueux immeubles jusqu'au ras de l'onde. Juste en face de nous, à portée de Pédalo, le village de Morcote aligne ses élégantes maisons à arcade. Quelle beauté ! Quelle harmonie ! Je me languis en songeant à mon appareil photo, contraint, comme il a été dit plus haut, de rester désespérément en berne. En attendant des jours meilleurs...

Ce n'est qu'à Brusimpiano, revenus dans le giron de la république italienne, que nous quittons la rive. Une très agréable petite route laisse échapper d'admirables points de vue sur le lac et serpente à travers des champs d'oliviers ainsi que toute une végétation luxuriante dont nous aurions bien du mérite à reconnaître chaque espèce. Au terme d'un minuscule chemin tracé dans les sous-bois, à la pente respectable, nous atteignons le village reculé de Marzio. Sur l'unique place baignée d'un bien timide soleil, une auberge champêtre fait face à une fière église. Au pied de l'édifice, trois femmes discutent sur un banc. En vis-à-vis, une quatrième se tient debout et participe à la conversation. Elles ont l'air de tuer le temps, devisant sans doute de broutilles de la plus haute importance pour la vie communale. La scène, à peine troublée par le bruit infernal d'un cyclomoteur, respire le calme et la sérénité et ramène à l'époque où Doisneau peignait à la perfection la vie quotidienne de nos campagnes. Un temps où le temps savait prendre son temps, durant quelques instants de repos. Et où le "progrès" et ses funestes conséquences ne s'étaient pas encore retournés contre nous.

Le soir venu, dénicher l'hébergement idéal n'est jamais chose aisée. Car les



La place du village de Marzio, baignée d'un bien timide soleil...

apparences sont parfois trompeuses. Un établissement au cachet rustique peut très bien renfermer un patron hautain. Inversement un hôtel d'une élégance à rendre jaloux un mannequin de chez Dior se révéler être un paradis accueillant. Nous trouvons maintenant dans une zone négligée par les touristes, nous avisons un autochtone qui nous indique une "trattoria" à Mesenzana. L'enseigne est si discrète que nous avons failli passer devant sans la voir. Ce qui eût été fort regrettable, car cette adresse s'avérera la meilleure de la randonnée.

Tous les volets sont clos. Tous sauf un, celui de la porte. Je pénètre dans l'établissement et demande : "E chiuso ?" (C'est fermé ?) Devant la réponse négative, je prononce alors les formules magiques habituelles – à peu près les seules phrases complètes que je sache prononcer en italien : "Ha una camera per la notte ?" (Avez-vous une chambre pour la nuit ?) et "È possibile parcheggiare la bicicletta ?" (Y a-t-il un garage à vélos ?) Une femme d'un âge déjà avancé tient l'auberge en compagnie de son fils. Ils parlent français beaucoup mieux que nous la langue de Dante – ce qui est, je le concède, chose bien aisée – et sont d'une sympathie à faire pâlir d'envie un animateur de télévision. A tel point qu'après s'être mis en quatre pour nous servir de succulents mets qu'ils ont mitonnés dans la cuisine familiale, ils n'hésitent pas à venir s'asseoir tous les deux à notre table...

Comme nous sommes les seuls clients pour la nuit, les tenanciers passent ainsi

la soirée à discuter de notre itinéraire et de leur région. Les sujets de conversation ne manquent pas. Ils nous apprennent à l'occasion : qu'ils ont de la famille à Cittiglio – prononcez Cittilio –, village que nous allons traverser ; que des coureurs cyclistes, entre autres Giani Bugno et Claudio Chiappucci, viennent souvent s'entraîner sur les routes escarpées des environs ; que les îles Borromées sont la perle de la contrée ; et bien d'autres choses encore. Au cours de la conversation, il est également question à

plusieurs reprises de la montée à San Michele qui nous attend demain matin. Est-ce là admiration de novice en matière de vélo de la part de nos hôtes ou une réelle connaissance de la pente ? Nous devons patienter toute la nuit pour le savoir.

La chambre qui nous est attribuée est de style rustique. De larges tapis parsèment un parquet craquant sous nos pas. La salle de bains, de la grandeur d'une chambre, est commune à tout l'étage. Ici pas de poste de télévision, comme nous l'avons vu dans plusieurs établissements. Rien qu'un silence à peine troublé par le bruit cristallin d'un torrent tout proche. Tout ce qu'il nous faut pour combler notre désir de passer une bonne nuit au calme.

Au matin, le petit déjeuner est des plus conséquents, à la hauteur du dîner : miel, confiture, beurre y côtoient biscottes et pains de toutes sortes. De quoi remettre à niveau les batteries les plus déchargées. Puis, nous nous mettons immédiatement à l'ouvrage, non sans avoir serré de bon cœur la main de ces sympathiques aubergistes.

L'ascension débute de bien agréable façon, sous une forêt de châtaigniers. Mais au bout de quelques kilomètres, la rampe s'avère rude, bourrue même. Nous l'estimons à dix-huit pour cent par endroits. Quant à la petite église de San Michele, elle est admirablement située, au milieu d'un minuscule hameau, et domine le lac Majeur. Les deux – pente et église – justifient amplement les paroles enthousiastes de nos hôtes.

Mis à part ce site, trop isolé pour attirer les touristes, et l'agréable petite ville d'Arona, les paysages n'offrent par la suite que peu d'intérêt. Ce n'est que lorsque nous quittons le lac, que nous nous retrouvons nez à nez devant un colosse. Celui de San Carlone. Nez à nez si l'on peut dire, car cette gigantesque effigie de cuivre et de bronze mesure plus de vingt-quatre mètres de haut ! Un panneau indique qu'elle fut érigée au XVII^e siècle et qu'elle représente saint Charles Borromée, personnage qui se signala par son courage lors de la peste qui désola la ville de Milan en 1576. C'est par cette étonnante et éminente rencontre que nous concluons la traversée de la région des grands lacs italiens.



Elles devisent de brouillades de la plus haute importance...

Chapitre VI

Où un invité aussi imprévu qu'obscur vient gâcher une fête qui promettait beaucoup

Nous en sommes aujourd'hui au huitième jour de voyage. Jusqu'à présent nous avons réussi à éviter les grands flux touristiques et avons été épargnés par la recherche infructueuse d'un établissement hôtelier. Mais aujourd'hui, la fin de l'étape s'avère inhabituelle et nous réserve quelques surprises avec rebondissements.

Nous grimpons tout d'abord à Trivero dans l'espoir d'y trouver le gîte et le couvert. Or, dans ce village industriel, l'unique hôtel est complet. Déçus mais pas encore abattus, nous battons en retraite et redescendons à Coggiola, où nous sommes passés tout à l'heure et qui est situé trois cents mètres plus

bas. Cinq kilomètres de descente nous amènent devant la seule auberge du village... qui a tiré son rideau pour congés annuels ! Un aimable voisin réussit toutefois à nous mettre en relation avec la patronne, qui nous indique un autre établissement à Crevacuore, village situé encore plus bas dans la vallée et que nous avons traversé dans l'après-midi... Nous avons vraiment la désagréable impression de nous prendre pour des gosses qui s'amuse à prendre un tapis roulant à contre-courant... Quelle poisse ! Devant notre mine dépitée, elle nous demande vers quelle direction nous nous dirigeons. Et finalement, se rendant compte que nous ne tenons absolument pas à revenir une fois de plus sur nos pas, elle accepte aimablement de nous dépanner. Fin provisoire de la malchance.

Provisoire, car nous n'en sommes pas encore quitte avec la guigne. Le lendemain matin, dès que nous abordons les premiers lacets de la montée, il se met à pleuvoir. Non pas une de ces bruines qui vous fait longuement hésiter sur le choix du vêtement le mieux adapté à la situation, mais une pluie drue qui vous contraint immédiatement à passer sous nos cloches synthétiques. Bonnes samaritaines, elles font tout leur possible pour nous protéger et nous servir de bouclier contre les véritables seaux d'eau que les cieux mettent un malin plaisir à déverser à l'envi sur nous. Pour poursuivre l'escalade, une solide dose de volonté nous est nécessaire, ainsi qu'une détermination farouche qui reléguerait n'importe quel taureau camarguais au rang de chasseur de papillons ! Et voilà maintenant que nous tombons de Charybde en Scylla, en nous enfonçant dans d'épais nuages...

Ne vous est-il jamais arrivé de vous arrêter à un point de vue par temps de brouillard et d'aller acheter une carte postale "pour-voir-comment-c'est-quand-il-y-a-du-soleil" ? Au détour d'un virage, la table d'orientation est là, aguichante, provocante même, qui signale, à qui veut bien faire halte quelques instants, un magnifique panorama sur toute la plaine milanaise. Du moins, c'est ce qu'indiquent les cartes routières que nous transportons dans nos sacoches. Mais à quoi peut-il bien servir de s'arrêter par un temps pareil ? Jusqu'au nom bien alléchant mais profondément agaçant de la route : Panoramica Zegna. Elle est même qua-

lifiée, par tous les dépliants touristiques, d'un des plus beaux parcours alpins de la région.

Machinalement nous poursuivons coûte que coûte notre progression aveugle et humide jusqu'au hameau de Bielmonte, qui marque le sommet de la route. Dans une véritable purée de pois – comme on dit couramment –, et par le hublot exigü de nos capuches, nous devinons les silhouettes fantomatiques de quelques bâtiments et de, semble-t-il, une télécabine. Pour éviter le refroidissement, nous changeons de concert nos tricots mouillés, aussi bien de sueur que d'humidité, contre des vêtements secs. Mais, cela n'a aucune influence sur la pluie battante qui persiste encore lorsque nous entamons la descente. Le brouillard, quant à lui, se dissipe en de brefs instants, comme pour se moquer de nous et nous laisser entrevoir ce qu'il nous a si longtemps dissimulé. Phébus, quant à lui, boudeur d'avoir dû laisser place au mauvais temps, ne se décide à apparaître qu'en début d'après-midi, juste après que nous avons traversé la ville de Biella. Comme pour se racheter et nous offrir une agréable contrepartie, il daignera nous accompagner jusqu'au soir et cherchera à se faire pardonner de n'avoir pas eu, là-haut, ne serait-ce qu'un instant, un seul de ses rayons à nous mettre sous la dent et devant les yeux. Certes ça n'est qu'un timide soleil qui perce à travers une brume diffuse, mais un soleil retrouvé qui réussit à nous réchauffer de ses rayons hésitants.

Une sympathique route de montagne, parsemée de villages à l'allure un peu corse, nous achemine vers un petit col qui débouche à Andrate, village très haut perché, bénéficiant de larges vues sur les puissants sommets environnants. Tels des planeurs exploitant au maximum les courants d'air chaud, nous survolons le Val d'Aoste et finissons par nous poser à Borgofranco d'Ivrea, porte d'entrée sud de la vallée. Le Val d'Aoste. Géographiquement parlant, c'est une large saignée qui entaille les Alpes depuis la plaine du Pô jusqu'à la chaîne du Mont Blanc. Administrativement, la région jouit d'une large autonomie et revendique haut et fort la langue de ses ancêtres, le français. A compter de Pont-Saint-Martin, la barrière linguistique étant franchie, cela se traduit par des consonances "bien de chez nous" dans les noms des villages – Bard, Saint-Vincent, Chatillon – et sur les enseignes des commerces.

(suite page 38) ▶▶▶



Le Roux dans un des innombrables lacets du parcours.

La route affleure les toits tapissés de lauzes des maisons de Verrès et remonte rapidement le Val di Challant. Nous venons de quitter la vallée principale, incontestable artère nourricière de toute la région, pour nous engager dans l'un des vaisseaux capillaires nécessaires à sa survie. Une montée assez pentue et circulante va nous conduire à Challant-Saint-Anselme et, bien plus haut, à Brusson. Au-delà, la vallée porte le nom de Val d'Ayas et se perd en une voie sans issue qui va lécher les contreforts du Cervin et du Monte Rosa. Pour notre part, nous la quittons par le Colle di Joux, au travers de vastes forêts de sapins et de mélèzes, pour regagner la vallée d'Aoste.

Malgré la présence de l'autoroute qui pénètre désormais loin dans la vallée, vers le tunnel du Mont-Blanc, et déleste les villages d'une bonne partie du trafic, une route assez circulante nous conduit dans la ville même d'Aoste. Après une rapide incursion dans les rues piétonnes du centre, à la recherche de quelque commerce alimentaire, nous déjeunons sur un banc, tout au début des trente-deux kilomètres de l'interminable ascension du col du Grand-Saint-Bernard, qui va nous hisser de 583 mètres à 2 469 mètres d'altitude et d'Italie en territoire helvétique.

Chapitre VII

Où il est question de gros chiens et d'ascenseurs

À mesure que la route s'élève, mes précédentes escalades remontent de ma mémoire. La première fois, c'était il y a fort longtemps. J'étais novice en matière de haute montagne, mais un féroce appétit m'avait conduit à enchaîner les plus grands passages des Alpes françaises. Un fameux dépuceutage ! Bonette,

Vars, Izoard, Galibier, Iseran, Petit-Saint-Bernard et ici Grand-Saint-Bernard : pas un n'avait échappé au festin. Le mois de juillet venait à peine de débiter et des glaçons flottaient encore sur le lac situé au col. La fois suivante, deux ans plus tard, je parlais à

la découverte des grands cols suisses, du Stelvio et de l'Autriche, mais malheureusement août avait drainé une intense circulation qui avait considérablement gâché la fête.

Cette fois-ci, pour la troisième édition, septembre est déjà entamé. Les touristes et le soleil ont déserté le col. En bon élève appliqué, je révisé "mon" Grand-Saint-Bernard : cette longue première portion que nous escaladons sous la chaleur ; cet agréable morceau plan pour atteindre Etroubles ; cette rampe plus coriace avant Saint-Oyen ; la voie rapide qui s'élance à l'attaque de la montagne, sous les paravalanches ; l'atmosphère qui se rafraîchit avec l'altitude, d'autant plus qu'une averse nous oblige à passer sous cape quelques minutes ; le hameau montagnard de Saint-Rhémy, dernières habitations avant le sommet ; l'entrée du tunnel que l'on devine au bout de sa galerie bruyante ; le grand bâtiment des "carabinieri" que l'on suppose au sommet tellement il semble élevé vu d'en bas, et que l'on dépasse ensuite d'une bonne centaine de mètres ; et puis cet impressionnant décor minéral que l'on traverse avant d'accéder au lac et au poste de douane.

La température, freinée par un aquilon surnois, fait frissonner les quelques touristes sortis un court instant de leurs véhicules pour visiter les sévères bâtiments de l'hospice et aller approcher les courageux saint-bernard, illustres sauveteurs des voyageurs imprudents. Je songe aux quarante mille grognards de Bonaparte, qui sont passés ici en 1800, en route vers Marengo, et qui étaient bien loin de jouir du confort douillet des automobiles... Quant à nous, nous revêtons notre tenue la plus chaude et dévalons rapidement le versant suisse, sur une route large et d'une monotonie à décourager le plus entêté des cabochards, pour qui s'avise de la monter. Dans un établissement d'Orsières, plus proche de la brasserie que du resta-

urant, une excellente fondue au fromage du pays, amoureuxément préparée par la patronne elle-même, nous fait goûter à la cuisine locale. Patronne qui, au matin de notre dernier jour, ne lève son rideau qu'à 8 h 45. Sans doute est-elle d'ailleurs encore endormie à cette heure tardive, car au moment où je règle la note, elle me salue d'un original "Bonne nuit, Monsieur" ! Peut-être après tout, est-ce ainsi que l'on dit au revoir, chez nos amis helvétiques...

Dès le départ, nous laissons glisser la chaîne sur le petit plateau. Pour nous, c'est devenu machinal d'enchaîner les montées et les descentes, comme on enfle des perles sur un collier. Avec nos "650" démodés, harnachés, grimant et dévalant depuis plus d'une semaine cette longue enfilade de cols, de "passos" et de "sellas", nous avons fini par nous muer en Yo-Yo, à l'instar de ces ascenseurs Roux-Combaluzier que l'on peut encore emprunter dans les hôtels particuliers du 16^e arrondissement de Paris.

"Maintenant, comprends-tu l'explication de nos pseudonymes ?" Mais la fillette s'était endormie à mes côtés. Et, emporté par le récit de ce que je venais de vivre intensément durant plus de dix jours, je ne m'étais pas rendu compte qu'elle ne m'écoutait plus. De toute façon, pensai-je, tu ne perdras que quelques bribes de mon histoire. À partir d'Orsières, la fin n'est en effet plus qu'une formalité. À mesure que nous approchons du dernier col du périple, la montagne ôte lentement sa houppe de nuages sous les effets conjugués d'un discret rayon de soleil et d'une petite brise matinale. Le haut d'un monticule, le sommet d'une colline, à force d'obstination, ont fini par trouver le voile blanc et opaque déposé sans bruit sur ce paysage endormi, et nous dégagent quelques belles vues sur le massif du Grand Combin et les lacets du Grand-Saint-Bernard. L'ascension s'achève sous le soleil retrouvé, au milieu d'inlassables pêcheurs venus lancer l'hameçon dans les eaux poissonneuses du petit lac de Champex. Une descente fraîche, en lacets serrés, nous reconduit dans la vallée du Grand-Saint-Bernard, sur une chaussée aussi pentue que mal goudronnée. Ce qui nous fait penser que la Confédération, qui fut jadis exemplaire en matière de revêtement, n'est plus ce qu'elle était.

Entre Martigny et le lac Léman, le Rhône nous accompagne, tantôt dans une large vallée verdoyante, tantôt dans un goulot d'étranglement, comme à

Saint-Maurice, où s'engagent au coude à coude le rail, le fleuve, la route et l'autoroute, le tout balayé par un fort vent de face. Ce qui n'arrange pas nos affaires ni celles d'une course cycliste à étapes venant d'Aoste, et qui nous double à vive allure.

Lorsque nous distinguons au loin les immeubles de la ville de Montreux, étalée au bord du lac franco-suisse, nous sentons l'épilogue approcher à grands pas. Il ne nous reste alors plus qu'à regagner la "mère patrie" par le poste-frontière de Saint-Gingolph, et l'arrivée est jugée dans le petit village de Champanges, où nous attend sagement le véhicule qui doit nous reconduire dans nos foyers.

Une surprise nous y attend : un journaliste de l'hebdomadaire local, l'*Echo de Champanges*, est là pour nous accueillir et nous interviewer. Sous le titre : "Venise - Champanges à vélo !", placardé en une du journal, il écrira un article dithyrambique débutant ainsi : "Champanges a été samedi dernier le théâtre d'un exploit sportif peu banal. En effet, ce jour-là, vers 16 h 30, deux cyclistes, dont nous tairons l'origine - pour des raisons bien évidentes -, le Roux et le Combaluzier, sont arrivés dans notre village, terme de leur voyage, en provenance de Venise. Tels les concurrents de la Route du Rhum, seuls sur l'océan, les deux compères ont traversé toute l'Italie sur leurs bicyclettes en dix jours et demi. Ils ont parcouru mille deux cents kilomètres et ont relié par le chemin des écoliers la mer Adriatique au lac Léman."

Bien entendu, en rapportant le contenu de cet article, j'ai intégralement travesti la vérité. Car je pense sincèrement que le cyclotourisme, sans pour autant rester confidentiel, doit se dérouler loin de ces médias friands de suspense, de spectacle, de tape-à-l'œil



La montagne ôte lentement sa houpelande de nuages...

et de clinquant, et qui dédaignent le sport de masse au seul profit de la compétition. Du reste, peut-être en vaut-il mieux ainsi, afin de respecter la pureté et l'idéal d'une activité qui doit autant à la culture qu'au sport.

En réalité, nous sommes descendus de nos vélos parfaitement anonymes. Sans banderole, ni bouquet de fleurs. Loin des micros et des caméras. Mais ô combien fiers d'avoir accompli à notre rythme un fameux périple et pleinement satisfaits d'avoir concrétisé notre rêve hivernal. Tout en prouvant qu'avec des développements adéquats, en roulant sans excès, à sa main, quiconque peut, moyennant un minimum d'entraînement, effectuer un voyage extrêmement dénivelé, sans éprouver la moindre fatigue excessive, et profiter au maximum des superbes paysages en y prenant un réel plaisir.

Si j'ai pu vous faire partager, par ce modeste récit, une parcelle de notre plaisir, je serais satisfait d'avoir atteint mon but. Et si un jour, une irrésistible envie vous prend de nous imiter, ne la repoussez surtout pas et laissez-vous

tenter. Préparez vos sacoches, enfourchez votre bicyclette, et vivez à votre tour votre propre aventure dans un voyage itinérant comme celui-ci, assurément la plus belle et la plus pure facette du cyclotourisme.

Comme la fillette sommeillait toujours, je me penchai sur elle et lui chuchotai à l'oreille : " - Dors, mon enfant. Je souhaite de tout cœur que, devenue grande, tu pratiques comme moi le voyage à bicyclette, et que tu fasses tienne la phrase qu'a si bien écrite Jacques Faizant : "le cycliste a découvert que le tapis volant et les bottes de sept lieues des contes existaient bel et bien et, par la même occasion, le sérum de longue vie". "

- > les deux autres dossiers examinés par le jury en 1999 ont été celui de Catherine Didelot (ASPTT-Nancy) qui nous a conté une randonnée dans le Val de Loire et celui présenté par Jean-Claude Berthomier et Philippe Oury, d'Orléans-cyclotourisme (2^e prix), récit d'un voyage entre Orléans et l'Écosse.
- > Les candidats au prix 2001 doivent envoyer leur dossier avant le 31/12/2000.

Tableau des étapes

| | | |
|-------------------|---|--------|
| Me 26/8/98 | Venezia - Colfosco - Follina - Passo di San Boldo - Bribano - Mas - Belluno | 100 km |
| J 27/8/98 | Belluno - Agordo - Forcella Aurine - Passo di Cereda - San Martino - Passo di Costazza - Passo di Valles Falcade | 105 km |
| V 28/8/98 | Falcade - Passo di San Pellegrino - Moena - Vigo di Fassa - Passo di Costalunga - Ponte Nova - Passo di Lavaze - Téséro - Cavalese - Egna - Mezzolombardo - Fai della Paganella | 134 km |
| S 29/8/98 | Fai della Paganella - Riva del Garda - Anfo | 105 km |
| D 30/8/98 | Anfo - Passo di Maniva - Breno - Passo di Presolana - Clusone | 112 km |
| L 31/8/98 | Clusone - Colle di Zambra - San Pellegrino Terme - Brembilla - Cremeno - Lecco | 123 km |
| Ma 1/9/98 | Lecco - Asso - Piano del Tivano - Nesso - Como - Riva San Vitale - Brusimpiano - Marzio - Mesenzana | 111 km |
| Me 2/9/98 | Mesenzana - Vararo - Mombello - Sesto Calende - Arona - Invorio - Gozzano - Borgosesia - Trivero - Còggiola | 127 km |
| J 3/9/98 | Còggiola - Trivero - Biemonte - Biella - Graglia - Andrate - Borgofranco d'Ivrea - Brusson | 124 km |
| V 4/9/98 | Brusson - Colle di Joux - Châtillon - Aosta - Col du Grand Saint Bernard - Orsières | 110 km |
| S 5/9/98 | Orsières - Champex - Martigny - Saint Gingolph - Champanges | 95 km |

Parcours de la randonnée préalpine Venise - Thonon, randonnée permanente organisée par les Cyclos Randonneurs Thononais (label fédéral numéro 107)